

Saint-Rémy-lès-Chevreuse

ARC'tualités
mars 2019

SOMMAIRE

	page
Accueil	
• Édito, André Van Den Berghe	3
• Échos du C.A., Pierrette Bourdon	4
Rencontres	
• L'atelier <i>chanson contemporaine</i> , Pierre Fourcade	5
• Leur bible, c'est le <i>Petit Larousse</i> !, Bernadette Poupard	8
• Namibie, terre d'addiction à la vie, Michel Lebœuf	10
• Les Basques de Boise, Miren Calinaud	12
Culture	
• Mucha et l'Art nouveau, Geneviève Mirat	14
• Malbouffe et mal de vivre, Marie-Claire Célérier	18
• Balade dans le quartier Croulebarbe, M.-E. & P. Lebon	22
• La tendresse, Noël Roux	25
Mots croisés, Michel Costa	26

Couverture : Alfons Mucha (1860-1939)
Les Saisons, 1896
Fondation Mucha, Prague.

Edité par : ARC - 8, rue de la République - 78470 Saint-Rémy-lès-Chevreuse
Boîte vocale 09 72 14 79 28
Contact courrier : arcstremy@gmail.com
<http://arc-stremyleschevreuse.org>

ÉDITO

Le 23 novembre dernier a eu lieu à la Maison des Bonheur à Magny l'exposition *Arc-en-ciel* de l'ARC de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, qui a été visitée par près de 500 personnes. Je remercie Patrick Pogu et Jacques Blondel, animateurs bénévoles des deux ateliers d'aquarelle, pour leur implication dans la réalisation de cette magnifique exposition. Ils ont été depuis rejoints par Marie Chabrol qui anime un nouvel atelier d'aquarelle le vendredi matin à Beauplan.

La fête des Bénévoles s'est déroulée le 14 février dernier à la maison de Beauplan où 72 « amoureux » de l'ARC se sont retrouvés autour d'un bon repas, partagé avec M. Jacques Caous (1^{er} adjoint). Nous avons eu aussi la visite surprise de M. le maire Dominique Bavoil.

Cette année – la quarante-cinquième de l'ARC – commence bien car nous avons organisé également un stage - atelier *Le Tour du monde en chansons* le 12 mars 2019 à l'ancienne mairie (détails sur la page de l'atelier *Chanter tout simplement*, menu activités / culture de notre site). C'est le prélude à la réouverture de cet atelier la saison prochaine.

Lors de notre assemblée générale du 22 novembre dernier, je vous ai parlé de la valorisation du bénévolat. Nous avons effectué une demande de prise de position de l'administration (rescrit) sur le régime fiscal de l'association. L'habilitation « association d'intérêt général » nous permettra de délivrer un reçu fiscal autorisant la déduction d'une partie des frais engagés par les bénévoles.

Le voyage à destination des pays baltes est annulé, il reste en revanche de la place pour le Guatemala fin septembre. Renseignez-vous rapidement.

Pour terminer ces quelques lignes, je voudrais encore remercier tous ceux qui croient à l'ARC, à ce que nous faisons, et qui nous aident tous les jours dans nos actions.

André Van Den Berghe

ÉCHOS DU C.A.

Séance du 10 janvier 2019

Adhérents

720 adhérents et 1 344 participations, chiffres équivalents à ceux de la saison précédente.

Bilan de l'expo photo des 17 et 18 novembre 2018

Une centaine de visiteurs. De très belles photos sont visibles sur le site de l'ARC, dans la rubrique consacrée à l'atelier.

Bilan de l'expo aquarelle du 23 novembre au 2 décembre 2018

La Maison des Bonheur, prêtée pour l'occasion par la municipalité de Magny-les-Hameaux, était bondée lors du vernissage. Des centaines de visiteurs ont défilé durant toute la semaine pour cette exposition d'un très haut niveau, dont on peut admirer quelques œuvres sur le site de l'ARC.

Bilan du voyage en Namibie des 16 et 24 novembre 2018

Deux groupes de 24 et 16 personnes sont partis à la découverte de ce pays d'une beauté inouïe dont témoignent les photos et les récits des participants.

Dictée du 17 mars 2019

Un article sur cette manifestation sera transmis par Jean-François Théry à Muriel Leroux (responsable des relations publiques à la mairie) pour publication dans tous les médias municipaux. Un article figurera également sur les réseaux sociaux Facebook de la mairie et de l'ARC.

Activité nouvelle

Un atelier sophrologie / relaxation a ouvert ses portes pour une première séance découverte à laquelle participaient 17 personnes. On compte 15 inscrits à ce jour.

Conférence / causerie

Marie-Pierre Musseau présentera une conférence / causerie sur le thème *Femmes remarquables et remarquées de l'Antiquité au Siècle des lumières*.

Cette conférence / causerie aura lieu le dimanche 12 mai 2019 de 14 h à 19 h à l'ancienne mairie de Saint-Rémy-Lès-Chevreuse. Une participation de 10 € sera demandée.

Pierrette Bourdon

L'ATELIER CHANSON CONTEMPORAINE

La chorale Do-Rémy, créée en 1990, dont j'ai assuré avec un plaisir toujours renouvelé la direction de 2013 à 2018, a fait place à une nouvelle activité : l'atelier *chanson contemporaine*.

L'intitulé précis aurait dû être *chanson contemporaine française polyphonique*, mais ce dernier adjectif risquait de donner une impression élitiste et de faire fuir les chanteurs intéressés.

Les lignes qui suivent vont vous expliquer cette mutation et présenter cette nouvelle activité.



L'atelier

Le terme « chorale » sous-entend un certain nombre de participants et un certain équilibre des voix (pupitres). Or ces conditions se trouvaient de moins en moins réalisées. Malgré quelques nouveaux arrivants, l'effectif diminuait lentement au cours des années, depuis longtemps. Cela s'explique par plusieurs facteurs : moins de choristes, mais plus de chorales dans la région ; horaire peu compatible avec une activité professionnelle. De plus, mon rôle de chef, déjà en rupture avec le « moule » de la chorale traditionnelle, et plus proche d'un groupe vocal (peu de directives gestuelles, rôle principal d'accompagnement, participation vocale) a pu inciter certains à aller vers d'autres chorales. L'équilibre des voix s'était également dégradé au cours des années (en particulier entre les sopranos et altos, malgré mes incitations pour obtenir une mobilité entre ces deux pupitres).

L'atelier correspond à un effectif plus modeste (nous sommes actuellement 12, chef inclus) et à une plus grande souplesse de répartition des voix (abandon de la notion de pupitre intangible).

La transformation a aussi concerné le statut du chef, passé de salarié à animateur bénévole, d'où une sensible baisse de cotisation pour les participants.

Chanson française contemporaine

Cette expression correspond à des chansons « de variété » françaises, allant de la fin des années trente à nos jours. Ce domaine constitue le cœur du répertoire (avec cependant quelques incursions dans le classique, le spiritual...). Le domaine de la variété est, en effet, plus accessible que le classique (qui n'a pas en tête un air de Trenet, Brassens, Brel... ?).

Le choix de la langue française obéit à la même recherche d'une meilleure accessibilité pour tous.

Polyphonie

Concrètement, ce terme signifie que, parallèlement à la mélodie « principale » (l'air que chacun a plus ou moins « dans la tête »), il existe des contrechants (en général, les mêmes paroles avec une mélodie différente). On ne fera jamais mieux que l'interprétation initiale, mais on peut, par la polyphonie, lui apporter un enrichissement. Nous travaillons donc en général à trois ou quatre voix.

La méthode de travail

Le travail se fait à partir de partitions choisies par un vote en début d'année (voir photo pour le programme de cette année).

Les connaissances musicales, en particulier la lecture des partitions, sont évidemment utiles, mais pas nécessaires.

En ce qui concerne la méthode de travail d'une œuvre, je m'appuie sur les quatre étapes suivantes :

- Travail de personnalisation de la chanson : hauteur, tempo, enchaînement des couplets, type d'accompagnement (sur les partitions, l'accompagnement n'est, en général, que vaguement précisé sous forme d'une grille d'accords). Il s'agit d'une certaine manière d'«arranger l'arrangement» proposé par la partition.
- Domaine rythmique et textuel : diction du texte dans son rythme, placement des respirations, aspects phonétiques. Le but est



d'assurer la continuité, la clarté et la fluidité de la mélodie principale.

- Domaine musical : travail des contrechants, justesse et équilibre des mélodies et accords.
- Travail plus « fin » d'expression des idées et émotions contenues dans le texte et la musique : nuances, pulsation...

Mais il s'agit là d'une vue « cartésienne » idéale, car, dans la pratique, la situation est plus complexe.

Les nombreux bienfaits du chant collectif

Le chant est une activité particulièrement conviviale et « ouverte » en termes d'exigences physiques et/ou techniques, qui peut être démarrée à tout âge. La seule condition importante est, à mon avis, « d'aimer sa voix ».

Le chant fait intervenir un grand nombre de fonctions diverses (respiration, écoute, mémoire, concentration, sens du collectif...).

Nos projets

Comme l'a dit Philippe Le Boulanger, mon prédécesseur, « une chorale qui ne fait pas de concerts, c'est comme une équipe de football qui ne ferait pas de matchs ». Cela dit, l'année en cours étant une année de transition, nos objectifs se limiteront à un petit nombre de manifestations (dont, bien évidemment, une participation à la fête de la Musique).

Notre ensemble est ouvert à tous. Nos répétitions ont lieu tous les mercredis (hors vacances scolaires) de 15 h à 17 h, salle de l'ancienne mairie à Saint-Rémy (en face de la station RER). Vous êtes toutes et tous les bienvenus pour chanter avec nous !

Pierre Fourcade

06 52 32 58 82

fourcade.pierre @yahoo.fr



Évadez-vous !

Après la Namibie, ARC'évasion vous propose une nouvelle destination pour l'année 2019 :

le Guatemala, du 28 septembre au 12 octobre.

Renseignements et inscriptions auprès de Perrine WAGREZ :
01 55 38 11 11 ou p.wagrez@syltour.fr

LEUR BIBLE, C'EST LE PETIT LAROUSSE !

Eussent-elles choisi comme passe-temps l'aquarelle ou la dentelle, nul ne s'en fût étonné. Qu'elles aient opté pour une discipline complexe, semée d'embûches, peut paraître singulier. Ces douze gardiennes du bien-dire certes aiment les défis, mais elles ont surtout l'amour de la langue de Molière chevillé au corps. Raymond Devos, ce brillantissime jongleur de mots, leur aurait-il insufflé sa fierté de notre idiome ?

À l'ombre tutélaire de Jean-Baptiste Poquelin, ces battantes sondent – sans bathyscaphe mais avec mon soutien – les abysses de la grammaire et de la syntaxe, décortiquent le *Bescherelle*, débusquent les traquenards dans les textes de cacographie soumis à leur sagacité, apprivoisent les mots compliqués et, au moindre doute, consultent le *Petit Larousse*. Autant que le mien, il est leur coup de cœur, leur guide sur les sentes tortueuses de l'orthographe, mais aussi le juge de paix en cas de désarroi orthographique provoqué par les querelles des spécialistes et le manque d'harmonisation des dictionnaires. Aux soutiens-gorges du *Petit Robert*, nous préférons, confessons-le sans vergogne, les soutiens-gorge du *Petit Larousse*. Il est, en raison de ses positions mesurées, l'artisan de nos vérités.



Dépoussiérer les connaissances acquises sur les bancs de la communale, notamment en matière de grammaire et de conjugaison, n'est pas un exercice inutile tant les souvenirs peuvent se montrer volatils. Mon rôle consiste donc à pratiquer des piqûres de rappel, à approfondir les règles linguistiques et leurs pléthoriques exceptions, à corriger ici et là les constructions fautives (on ne dira pas « c'est **de** cette question **dont** je voudrais débattre avec vous », mais on dira « c'est **de** cette question **que** je voudrais débattre avec vous » ou « c'est cette question **dont** je voudrais débattre avec vous »), à éradiquer les pléonasmes tels que le tri sélectif ou la virilité masculine, à déclarer la guerre aux non-sens comme « s'avérer faux », à attirer l'attention de l'auditoire sur la signification exacte d'un mot (alternative, avatar...) ou d'une expression (savez-vous que pratiquer une « coupe sombre » dans les dépenses publiques n'est pas synonyme de réaliser des économies substantielles ?).

Les difficultés inhérentes à la matière me conduisent parfois à répéter, mais « la répétition n'est-elle pas sœur jumelle de l'apprentissage ? », comme l'écrit avec justesse ce fin pédagogue qu'est Bruno Dewaele, par ailleurs champion du monde d'orthographe. Du fil à retordre, ces passionnées en ont eu avec l'accord des adjectifs de couleur (savez-vous ce qui distingue les vaches noir et blanc et les vaches noires et blanches ?). Que celui qui n'a jamais fauté dans ce domaine lève le doigt ! Giraudoux a été la cible de bien des quolibets avec ses oies « vermillonnes »... Outre l'accord fautif, on peut légitimement s'interroger sur son acuité visuelle. En revanche, les richelieus noir anthracite (un clin d'œil au cardinal qui a fondé l'Académie française en 1635) et les tentures bleu Klein ou rouge Carpaccio ont été le prétexte à un bain de culture générale. La mythologie grecque, quant à elle, vient souvent à la rescousse du vocabulaire littéraire (comment, par exemple, parler du dithyrambe sans évoquer Dionysos ?).

Piégeuse, facétieuse, capricieuse, la langue française regorge d'anomalies et de contradictions. Mais n'est-ce pas ainsi qu'on l'aime ? Il est certes burlesque de mettre un seul « l » à alourdir quand il en faut deux à alléger, de mettre deux « n » à rationnel et un seul à rationalité. Au pays de Descartes, la logique n'est pas toujours au rendez-vous... Dans le cadre des Rectifications orthographiques de 1990, quelques vocables ont fait peau neuve. Vous avouerez-vous que l'*exéma* ainsi écrit exacerbe mes démangeaisons ; que le spectre du déambulateur me semblait moins menaçant lorsque *guibole* prenait, selon la graphie ancienne, deux « l ». Loin de moi l'idée de diaboliser l'orthographe rectifiée ! Mais ce *sèche-cheveu* privé de son « x » au singulier, n'est-ce pas un tantinet étrange ? Polnareff, il est vrai, avait ouvert la voie aux rénovateurs avec son « *Y'a qu'un ch'veu sur la tête à Mathieu* » ! Étant donné, dans l'exemple suivant, le caractère indissociable de ce qui est tiré, est-ce bien convenable de retirer son « s » au singulier à *tire-fesse* (cachez cette fesse que l'on ne saurait voir !) ? Dussé-je être suspectée de conservatisme étroit, c'est à l'orthographe traditionnelle que je me réfère lors de nos séances bimensuelles. Je ne m'interdis pas cependant des incursions ponctuelles dans ce qu'il est convenu d'appeler la nouvelle orthographe. L'utilisation de cette dernière, rappelons-le, n'est pas imposée mais seulement recommandée. « Ce n'est pas à mon âge que je vais m'y mettre », disait Bernard Pivot en 2016, tant il est difficile de changer des habitudes ancrées depuis des décennies.

Gentes dames de l'atelier, vous avez droit à mon admiration. Sans prétendre à la virtuosité d'un des derniers chevaliers du subjonctif, feu Jean d'Ormesson, puissiez-vous devenir les ambassadrices du français de bon aloi !

Bernadette Poupard

NAMIBIE, TERRE D'ADDICTION À LA VIE

Il y a plusieurs façons de décrire ce voyage en Namibie proposé par ARC'évasions : soit raconter ou résumer le parcours au jour le jour, soit se soumettre aux impressions dominantes au risque de passer sous silence bien des étapes. Le titre choisi pour cet article indique une préférence pour la seconde option.

Après environ 3 000 km en bus sur des routes, et surtout sur des pistes, notre petit groupe (16 personnes accompagnées d'un chauffeur et d'un guide) n'a exploré qu'une partie de ce pays vaste comme une fois et demie la France. Si vos connaissances géographiques du sud de l'Afrique sont imprécises, prenez votre main droite, orientez-la verticalement, allongez les doigts, repliez l'index et tendez perpendiculairement le pouce. Voilà pour la forme du pays. Quant à la position, c'est simple : mettez votre main à cheval sur le tropique du Capricorne et le long de l'océan Atlantique.

Oui, des pistes caillouteuses, poussiéreuses et rectilignes du Kalahari parcourues à 90 km/h sur lesquelles vous croisez de temps à autre un 4 x 4 enveloppé dans un nuage blanc, voilà ce qui s'impose en premier à l'esprit quand vous vous installez pour neuf heures de vol entre Johannesburg et Doha. Vous êtes au milieu de nulle part, sur les dernières terres avant le néant, un résidu de la Pangée qui explique, paraît-il, pourquoi la proximité de la mer, paradoxalement, ne se traduit pas par un climat océanique.



Il faut se laisser pénétrer de l'instant, car le paysage qui vous entoure est le fruit d'un incommensurable labeur de la nature. La puissance du milieu rocailleux ou sablonneux, qui ne peut être que contemplé ou honni, force votre soupir. Qu'êtes-vous donc venu chercher là ? À quoi vous sert de grimper la dune 45 dans un essoufflement à vous faire cracher les poumons ? Peut-être à vous mesurer à la force

sauvage d'une nature sans mansuétude, juste pour un éphémère lever de soleil. Peut-être à reconnaître que les plaines comme les montagnes ne sont pas à votre grandeur, qu'il n'y a pas de limites, qu'il



vous restera toujours un endroit où aller plus loin. Peut-être à traverser, par une chaleur de 35 à 40 °C, jusqu'à l'apnée, un sol rêche, pour vous émerveiller d'y trouver de la vie. Car c'est bien cela : plus la nature s'exerce à être invivable, plus la vie s'ingénie à se perpétuer ! Telle est bien l'impression qui domine : toute

cette ingénierie du vivant pour survivre sans s'effondrer dans le piège sans compassion du climat. Comment en effet expliquer autrement ces milliers d'otaries sur les plages de Walvis Bay, ces poissons, ces baleines et dauphins, ces flamants roses, ou ces springboks, impalas, oryx, zèbres, girafes, lions, chacals, caracals, hyènes, termites qui peuplent par milliers, millions, le parc d'Etosha ? Comment justifier la survie de ces plantes millénaires là où l'eau se fait si rare ?



Il vous faut un excellent guide francophone pour admettre

cet improbable, pour reconnaître que la nature ne cherche pas à être belle autrement qu'en parant à l'adversité, pour saisir le lien entre nature et civilisation, pour découvrir le long chemin qui va des peintures rupestres à l'indépendance du pays en passant par les Bushmen et les colons allemands.



Il vous faut un verre de champagne en plein désert, une nuit sous la tente ou dans un *lodge* confortable, un bon buffet et une bière, pour saluer la vie sous toutes ses formes, savourer la vôtre et fêter celle qui surgit dans les endroits les plus mortifères, et finalement remercier la Namibie pour son addiction à la vie.

Michel Lebœuf

LES BASQUES DE BOISE

Lors d'un voyage aux USA en juin 2018, au cours duquel mon mari et moi avons sillonné les routes de Chicago à Seattle, nous avons découvert la ville de Boise (prononcer Boïzi), que je pensais très petite, mais qui se trouve être la capitale de l'Idaho avec 215 000 habitants.

Cette ville fut fondée en 1833 par un capitaine d'origine française, Benjamin de Bonneville ; elle doit son nom à la rivière éponyme, baptisée ainsi par des trappeurs canadiens français en raison des bois qui couvrent sa vallée. Elle en a d'ailleurs gardé le surnom de *City of trees*.



Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir dans l'avenue principale une fresque murale de 20 m de long par 2 m de hauteur représentant les symboles du Pays basque : la montagne, la mer, un morceau du tableau *Gernika* de Picasso, l'arbre de Gernika¹, un accordéoniste avec des danseurs et l'évocation de la force basque. Ceci adossé au trinquet². Je comprends mieux pourquoi il y a un *Basque Center*, un musée et une rue entièrement consacrés aux Basques, avec encore des symboles comme le drapeau, les armoires électriques avec des dessins de danseurs, le bar *Gernika*, le restaurant *Leku Ona* où l'on mange la morue, l'agneau... Au sol, gravés dans le ciment, les noms des familles basques de A à Z, ainsi que les partitions de l'*Agur jaunak* et de *Gernikako arbola*³. Il y a également un marché où l'on ne vend que des produits basques.



En fait, c'est à Boise qu'habite une des plus grandes communautés basques hors de France et d'Espagne, avec celle de Bakerfield en

¹ Orthographe basque de Guernica, ville de la province de Biscaye détruite par l'aviation allemande en 1937, événement qui a inspiré la célèbre toile de Picasso. L'arbre de Guernica (un chêne) est l'emblème officiel de la Biscaye ; il symbolise les libertés traditionnelles du peuple basque.

² Salle couverte aménagée pour des jeux de pelote basque.

³ *Bonjour monsieur*, chant traditionnel, et *l'Arbre de Guernica*, hymne basque.

Californie. L'essentiel des quelque 10 000 Basques de l'Idaho y réside, en particulier dans le quartier dénommé *Basque Block*.

Le musée est petit, mais très intéressant et bien documenté sur la culture basque européenne et sur celle de l'Ouest américain. Ces Basques, qui sont arrivés à la fin des années 1800 de Biscaye, étaient employés à l'époque comme bergers ou dans les mines et les exploitations forestières.

Ceux qui me connaissent ne seront pas étonnés de savoir que j'ai passé plus de temps à discuter avec la directrice du musée qu'à le visiter. Elle s'appelle Teresa Franzoia ; sa grand-mère vit à Donostia⁴. Elle parle américain et espagnol et apprend le basque au *Basque Center*. Elle fait également partie d'un groupe de chanteurs et de danseurs, qui va en faire rêver plus d'un puisque qu'il comprend 80 personnes ! Nous avons voulu laisser un souvenir de notre passage et lui avons donné le foulard de *Gernika taldea*⁵ et un *kantaleon*⁶ : elle était très contente.



Deux grandes manifestations sont organisées tous les ans : une pour la Saint-Ignace (de Loyola) fin juillet et l'autre en décembre pour le bal des bergers. Voir sur Internet : « Euskal Herria Arte & Kultura ».

En poursuivant notre voyage, nous avons fait plusieurs autres rencontres basques dans différentes villes. Ces contacts ont été facilités par la croix basque que je porte au cou.



Miren Calinaud

⁴ En espagnol San Sebastián, en français Saint-Sébastien, chef-lieu de la province de Guipúzcoa.

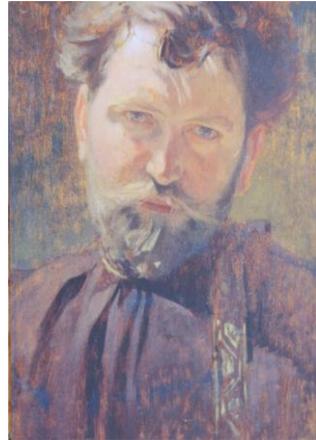
⁵ Groupe folklorique basque à Paris, dont j'ai fait partie.

⁶ Recueil de chants basques utilisé pendant les fêtes de Bayonne.

MUCHA ET L'ART NOUVEAU

Ils sont indissociables. Quittant sa Moravie natale pour humer l'air de Paris, Alfons Mucha y trouvera, en cette fin de XIX^e siècle, non pas une brise légère, mais un puissant tourbillon artistique qui va balayer, avec d'autres, les conventions établies. En 1895, le galeriste Siegfried Bing donne à ce mouvement émergent le nom d'Art nouveau. Les origines en sont multiples, principalement nippone et médiévale. Sous l'ère Meiji, le Japon vient de s'ouvrir au monde, offrant la représentation d'une nature omniprésente. L'artiste viendra y cueillir la parure de ses séductrices. Oiseaux et insectes se poseront sans vergogne sur les bijoux de Lalique et les vases de Gallé, tandis qu'une végétation luxuriante se lancera à l'assaut des façades, enlaçant de ses vrilles ferronneries et balcons. On pourra voir surgir, çà et là, l'étrange bestiaire issu de l'art gothique ranimé auparavant par le ciseau de Viollet-le-Duc.

Il était donc judicieux, avant de rendre hommage à Mucha, d'effectuer une visite, en partie pédestre, des quartiers de la capitale dédiés à l'Art nouveau. Hector Guimard y règne en maître. Subjugué par le Belge Victor Horta, il construit, pour une bourgeoisie enrichie par le commerce colonial, des immeubles de rapport qu'en adepte de « l'art total », il décore jusqu'au moindre détail. Dans le 16^e arrondissement, l'archétype en est le Castel Béranger qui tire son nom d'une ruelle adjacente. Métal, pierre de lave, animaux fantastiques s'y côtoient en un foisonnement si déroutant que la construction sera affublée par certains du sobriquet de « Castel dérangé ».



Mucha - Autoportrait - 1899

Poursuivant notre périple dans un car digne d'un stade de tennis, nous tournons la tête de droite à gauche et vice versa pour admirer furtivement des curiosités ornementales, comme cette bouche de métropolitain coiffée d'une marquise en ailes de papillon, ultime témoignage en la matière du talent de Guimard. Mis dans l'ambiance de la Belle Époque par des commentaires retraçant, entre autres, la construction de la tour Eiffel, les progrès de la vaccination et la fréquentation des maisons closes, nous arrivons au musée du Luxembourg, impatients de suivre pas à pas un chantre de l'Art nouveau, le Tchèque Alfons Mucha.



Parcours surprenant, d'une richesse insoupçonnée, tant la célébrité de l'affichiste a éclipsé ses autres talents. Nous allons découvrir peu à peu les facettes d'un artiste complet, illustrateur, architecte d'intérieur, décorateur, peintre, céramiste, mais aussi philosophe et mystique, amoureux de sa patrie et de l'humanité tout entière. La reconnaissance et la promotion d'une identité slave sous-tendent l'œuvre et l'existence de Mucha. Ses années d'étudiant engagé, à Munich et à Vienne, son appartenance à une communauté tchèque où il savoure, à Paris, la prononciation authentique de son nom, sa quête de mécénat aux États-Unis, et l'élaboration, enfin, d'une œuvre gigantesque, seront vouées, jusqu'à sa mort tragique, à l'unification de son pays et à sa libération du joug austro-hongrois.

Sous le crayon de Toulouse-Lautrec, l'affiche a déjà conquis ses lettres de noblesse. Chez l'éditeur Lemercier, Mucha va suivre les progrès fulgurants de la typographie. En ce Noël 1894, la chance lui sourit. Il ignore qu'une rencontre va changer le cours de sa vie. Féru de décors théâtraux, seul illustrateur disponible, il se voit confier la création d'une affiche à la gloire de Sarah Bernhardt dans le rôle-titre d'une pièce de Victorien

Sardou, *Gismonda*, programmée pour le mois suivant au théâtre de la Renaissance. Il choisit un format inspiré du kakemono, adapté aux panneaux étroits des colonnes Morris. La tragédienne y apparaît, telle une déesse antique, vêtue d'une longue tunique, une palme à la main, couronnée d'orchidées, auréolée de son nom en lettres stylisées. Le succès est immédiat.

Envoûtée, elle signe avec Mucha un contrat de six ans. Ils étaient faits pour se comprendre, lui, le mystique, elle, un instant attirée par la vocation religieuse. Il la représentera en Médée meurtrière, en

Lorenzaccio romantique, en languissante Dame aux camélias. Il est lancé. L'illustrateur de textes choisis s'est mué en un affichiste dont seuls dessins et symboles transmettront le message.



Jeunesse, beauté et commerce faisant bon ménage, l'imprimeur Champenois fait appel à lui. Les murs des villes se couvrent alors d'images de femmes-fleurs, fraîches et pulpeuses, reconnaissables entre toutes. Aucun slogan, leur attitude et la marque du produit sur les affiches et emballages suffisant à susciter la convoitise. Lefèvre-Utile, Moët et Chandon, le papier à cigarettes Job voient leurs ventes s'envoler. Le déchiffrement des allégories demande, quant à lui, de la

sagacité. Pourtant, si le public s'attarde devant les silhouettes censées incarner les Arts ou les Saisons, est-ce seulement pour découvrir des symboles cachés ? À peine vêtues de voiles transparents laissant deviner leurs formes voluptueuses, elles offrent, au choix, fausse candeur ou œillades provocantes.

En 1899, le bijoutier Fouquet confie à l'artiste la décoration intégrale d'une boutique rue Royale, dont le musée Carnavalet garde le souvenir. Tout en affirmant se méfier des modes, Mucha assume le succès commercial de son œuvre et adhère à ce style tout en courbes et en entrelacs auquel on donnera son nom.



Cependant, son âme reste slave. Ses couronnes de fleurs sont celles des paysannes d'Europe centrale. Le cercle zodiacal où se découpe le fin profil de Cléo de Mérode n'est pas sans rappeler celui de la célèbre horloge de Prague. Mais ses icônes païennes auréolées de mosaïque byzantine n'ont pour religion que celle du luxe et de la beauté. Lors de l'Exposition universelle de 1900, il laissera déferler ses souvenirs en décorant le pavillon de la Bosnie-Herzégovine. Prague garde des traces de son passage. À la Maison municipale, le salon du maire est un joyau de l'Art nouveau. Plus loin, l'ombre de Smetana semble

planer près d'une allégorie de la Musique, et dans la cathédrale Saint-Guy, des vitraux aux riches couleurs honorent Cyrille et Méthode, évangélistes des Slaves. Toujours obsédé par la libération de son pays, Mucha rêve d'une œuvre magistrale, fer de lance de ses idées nationalistes. De 1904 à 1909, il multiplie les voyages aux États-Unis, en quête de mécénat. C'est l'industriel Charles Richard Crane qui lui offrira le précieux viatique. Dans un château de Bohême, propice à la réalisation de vingt toiles immenses, il retracera l'*Épopée slave*. L'affichiste en vogue a laissé place à un peintre exalté, investi d'une



mission, celle de transcrire avec ferveur le parcours historique de son peuple. Oubliées les créatures lascives. Ses compositions, empreintes d'un symbolisme que n'aurait pas renié Gustave Moreau, mettent en scène des personnages héroïques ou révoltés, des paysannes aux traits creusés par la souffrance et les privations. Cette œuvre gigantesque laissera le public déconcerté. Le maître en fera don à sa capitale qui, de nos jours, doit offrir aux toiles un nouveau musée, approprié à leur mise en valeur.

En 1918, il voit enfin son pays briser ses chaînes lors du démantèlement de l'empire austro-hongrois. Cette liberté ne durera que vingt ans. Quand les troupes hitlériennes entreront à Prague, Mucha, opposant et franc-maçon, sera arrêté. Âgé de 78 ans, souffrant d'une pneumonie, épuisé par un long interrogatoire, il s'éteindra peu après à son domicile, le 14 juillet 1939, au cœur d'une Europe blessée, à l'avenir incertain.

Geneviève Mirat

MALBOUFFE ET MAL DE VIVRE

L'INSERM, le centre de recherche médicale, nous apprend, via Internet, que l'obésité toucherait 35 % des habitants de la Terre. Ils exagèrent peut-être un peu ! Plus crédible, l'évolution française, de 6 % d'obèses en 1980 à 15 % en 2012. Il est vrai que dans le service d'endocrinologie où j'ai commencé à apprendre à soigner les trop maigres et les trop gros en 1960, ils étaient encore rares, quand de nos jours le métro et les rues de Paris nous en font côtoyer une foule. À quoi est due cette « épidémie » d'obésité, comme il devient habituel de la qualifier ?

Certainement à des facteurs physiques, le changement d'habitudes alimentaires, la « malbouffe ». Au lieu de s'installer à table, ponctuellement à midi et demi et à dix-neuf heures trente, pour consommer ce que la mère de famille – qui ne travaillait pas encore à l'extérieur – avait préparé, la soupe, la viande et les légumes, les fruits ou un dessert fait maison en quantité mesurée, chacun tire seul du réfrigérateur et des placards ce qu'il a envie de grignoter devant ses écrans à n'importe quelle heure. Chez certains, ce seront gâteaux, pizzas, hamburgers, boissons sucrées d'abord et plus tard alcoolisées. La convivialité, les discussions qui amenaient à s'intéresser à table à autre chose qu'à ce qu'on mangeait sont en train de disparaître.

Et si, avant, le travail à la campagne ou en usine permettait de dépenser les calories emmagasinées, la vie de bureau, les heures passées devant un ordinateur et les longs trajets assis n'en consomment guère. Il faudrait donc marcher, faire du vélo ou pratiquer assidûment d'autres sports



pour évacuer le superflu. Mais qui a le temps et l'envie de le faire ? L'addiction aux écrans s'est substituée au plaisir de bouger. Les jeux de piste dans les bois avec mes amies, qui ont ravi mon enfance, paraîtraient bien ringards aux jeunes d'aujourd'hui.

La médecine, la société ont raison de s'inquiéter de l'épidémie d'obésité. Elle fait le lit de maladies graves, diabète, hypertension artérielle source d'accidents vasculaires divers, sans compter qu'on lui impute aussi, probablement à tort, bien d'autres pathologies, en attribuant, par exemple, à la plus grande fréquence de l'obésité celle du cancer du corps de l'utérus. Pourquoi ne pas lui attribuer aussi... la fréquentation plus grande des concerts par les jeunes ! Les statistiques

médicales reposent souvent sur de fausses liaisons causales.

Si vous voulez savoir si vous êtes menacé de l'un de ces maux, mesurez votre indice de masse corporelle (IMC) :

$$\text{IMC} = \frac{\text{poids en kilos}}{(\text{taille en mètres})^2}$$

Si vous êtes au-dessus de 25, vous êtes menacé ; au-dessus de 30, vous êtes bon !

C'est sans compter les différences génétiques qui veulent que la même quantité de nourriture ne profite pas de la même façon aux uns et aux autres (un de nos copains étudiants se gavait de frites au restaurant universitaire et restait maigre comme un clou), et les différences physiologiques, plus que les anomalies endocriniennes avérées qui restent rares, font perdre aux uns la sensation de satiété – j'ai assez mangé, je n'en veux plus – que d'autres ont conservée.

Il faut aussi compter avec les facteurs environnementaux, sociaux et affectifs, la capacité de la personne à répondre au stress et celle de la société à accepter son type de réaction. Quand j'étais jeune médecin, j'ai vu quelquefois des crises de nerfs, des paralysies sans lésions organiques, comme on en voyait du temps de Charcot au XIX^e siècle. Elles ont disparu en France, remplacées par les crises de tétanie, la spasmophilie. Maintenant, ce sont les « troubles des conduites alimentaires » qui ont droit de cité, reconnus comme maladies, traduisant un mal-être qui ne peut s'exprimer autrement... sous peine de perte d'emploi, de perte du conjoint, voire de la garde des enfants... On peut être obèse et continuer à vivre comme tout le monde, mis à part une discrimination pour les métiers qui demandent une présentation avenante.

J'ai du mal à comprendre comment les inconvénients immédiats de trop manger ne suffisent pas à freiner le plaisir de ce comportement.



Je ne pense pas que la menace de diabète ou d'hypertension à long terme suffirait. Mais la lourdeur à traîner, l'essoufflement au moindre effort, les cuisses qui se blessent à trop frotter l'une contre l'autre si l'on n'y prend garde ; et puis la déformation de la silhouette, grosses cuisses et grosses fesses pour les femmes, gros ventre pour les hommes, qui empêche de s'habiller comme on le voudrait, d'obtenir l'emploi souhaité, une silhouette qui attire un œil réprobateur, encore que ce regard pèse moins, puisqu'il devient « normal » d'être obèse. Tout cela ne suffit manifestement pas à freiner la consommation abusive.

Il faut qu'une force puissante soutienne l'envie de manger. Bien avant cette épidémie, vers les années 80, j'avais écrit un article pour une revue psychanalytique sur la boulimie compulsive. J'avais alors en psychothérapie ou en analyse trois patientes qui ne pouvaient réprimer leur besoin de manger, puis allaient se faire vomir en cachette.



J'avais analysé leur mal-être psychique qui me semblait alors assez grave, bien qu'elles soient bien adaptées socialement. Mais maintenant ? Avec une boulimie devenue expression « normale » du mal-être, je n'arriverais plus aux mêmes conclusions.

Cependant, mal-être il y a mais de nature complexe : on ne veut pas priver nos chers petits de plaisirs qui sont à la portée des bourses les plus restreintes, quand d'autres plaisirs restent difficilement accessibles.

Autrefois, les restrictions faisaient partie de l'éducation, le vent de libéralisation a mené à ne priver les enfants de rien. Mais la vie ne les épargne pas. Rien, ou presque rien, n'est fait pour qu'ils soient fiers d'eux-mêmes. L'ambiance générale de compétition qui les frappe dès leur plus jeune âge, tant à l'école que dans leurs activités sportives, fait perdre confiance à beaucoup d'entre eux. Chez les obèses, on a tendance à attribuer cette perte à l'obésité – qui n'arrange rien. Mais quel plaisir autre que manger, se servir de leurs portables et des jeux vidéo reste-t-il aux disgraciés de la vie ?

Alors comment résoudre le problème devenu collectif de l'obésité ?

Certes, il existe des régimes ; tous marchent... ou pas, aussi farfelus soient-ils : que des pommes ou que de la viande, rien le mercredi et le jeudi et n'importe quoi les autres jours ; des pâtes à volonté ou pas de pâtes du tout (ce qu'on exigeait autrefois). En fait, pour qu'un régime

BALADE DANS LE QUARTIER CROULEBARBE

Dans le cadre des sorties culturelles de l'ARC, une visite de l'ancien quartier Croulebarbe (Paris 13^e) a été proposée. Pourquoi ce nom bizarre ? C'est tout simplement celui d'une famille propriétaire à la fin du XII^e siècle d'un moulin sur l'ancienne Bièvre et de tout le fief environnant. Le cadre resta champêtre, avec des guinguettes, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le moulin, situé à l'emplacement actuel de l'entrée ouest du square René-Le-Gall fut détruit par la Ville de Paris en 1841.

Remontons le temps. La partie ouest de ce quartier, située de part et d'autre du boulevard Arago, a d'abord été occupée par des institutions religieuses, tel ce couvent des clarisses au XIII^e siècle dont il ne reste que quelques vestiges en face de la prison de la Santé. Puis s'installèrent des établissements hospitaliers.

Le percement du boulevard Arago par le baron Haussmann a profondément modifié l'espace. Nous avons pu exceptionnellement pousser la porte de certains bâtiments et découvrir à l'arrière de vastes cours et jardins. Le premier, au numéro 102, est celui de la Société des missions évangéliques de Paris, créée en 1822 et qui fit construire le bâtiment en 1887. Sa façade extérieure est en pierre de taille, alors que la façade arrière est en simple meulière.

Le second, au numéro 83, est celui de l'Institut protestant de théologie de Paris, créé en 1877 pour y transférer celui de Strasbourg, suite à l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne. Les bâtiments ont été en partie remaniés dans les années cinquante pour y accueillir jusqu'à 500 étudiants. Dans le jardin de cette faculté privée, une importante bibliothèque a été construite en 1988. Elle rassemble aujourd'hui l'immense donation léguée par le philosophe Paul Ricœur décédé en 2005. Au moment de notre visite, l'Institut accueillait une exposition temporaire de sculptures naïves.



Entre les deux se trouve le jardin de l'Observatoire astronomique de Paris. Le méridien de Paris y est matérialisé depuis 1992 par une ligne



de brique. La statue d'Arago qui se trouvait sur le boulevard a été enlevée et fondue par les Allemands en 1942. Depuis 2017, une nouvelle statue sculptée par l'artiste belge Wim Delvoe a été installée dans le jardin.

Nous passons ensuite, au pied de la prison de la Santé, devant la dernière des vespasiennes parisiennes, mises en place au milieu du XIX^e siècle !

Un petit détour par le couvent des augustines, rue de la Santé. Il a été construit en 1834 dans le style néoclassique. Le

cloître forme une cour intérieure, avec au centre la chapelle. À l'intérieur de celle-ci, une curieuse petite galerie en mezzanine court le long des murs. Les Augustines se sont toujours dévouées aux personnes malades. C'est aujourd'hui un EPHAD 5 étoiles.



Plus bas sur le boulevard Arago nous passons devant la Cité Fleurie, construite entre 1878 et 1888 avec les matériaux du pavillon de l'alimentation de l'Exposition universelle de 1878, pour accueillir des artistes en résidence. Gauguin, Modigliani, entre autres, y vécurent au début du XX^e siècle. Sauvée de la destruction dans les années soixante-dix, grâce à la mobilisation de ses riverains, elle accueille des élèves de 3^e et de 4^e année des Beaux-Arts.

A côté, on peut voir un curieux immeuble construit en 1914, décoré dans sa partie supérieure de carrelage en forme de feuillage et de grandes baies vitrées.

On entre dans le quartier des anciennes mégisseries par la rue Corvisart. La Bièvre a été couverte et elles ont fait place au lycée professionnel Corvisart des arts graphiques et au lycée Rodin, rue des Tanneries, qui a la particularité d'offrir une option « histoire des arts ».

Nous passons devant la première tour construite à Paris, haute de 22 étages, conçue en 1960 par l'architecte Édouard Albert. Cet immeuble était innovant par sa structure métallique constituée de tubes d'acier porteurs laissés apparents, plus rapides à fabriquer, à monter, et moins chers. Sa silhouette est coupée par un 6^e étage double et ouvert d'où devait partir une passerelle menant avenue de la

Sœur-Rosalie, donnant sur la place d'Italie qui se situe presque à la même altitude. Mais ce projet n'a jamais vu le jour.

Nous traversons le square René-Le-Gall aménagé en 1938 sur l'ancien jardin des Gobelins avec des sculptures en rocaïlle.

Nous admirons rue Émile-Deslandres une fresque murale réalisée en 2013 par Julien Malland représentant une petite fille naviguant sur une mer de parapluies sous un ciel merveilleux dans lequel des poissons volants de toutes les couleurs occupent l'espace. Colette Guétienne nous l'avait également montrée lors de l'une de ses promenades commentées.

La balade s'achève rue des Gobelins, anciennement rue de la Bièvre, à l'hôtel de la reine Blanche, le plus ancien édifice du 13^e arrondissement. Y aurait habité Blanche de Bourgogne, femme de Charles IV le Bel. Même si les historiens débattent du lieu exact de cet événement, voici l'occasion d'évoquer le « bal des Ardents », au cours duquel en 1393, le roi Charles VI et certains seigneurs s'étaient déguisés avec une toile enduite de poix et recouverte de plumes et de poils. Une torche ayant enflammé leurs habits, plusieurs périrent brûlés. L'hôtel de la reine Blanche, démoli par ordre du roi en 1404 après ce drame, fut reconstruit.

Le grand corps de logis à tourelles, desservi par deux escaliers à vis, a été édifié entre 1500 et 1535 par la famille Gobelin, teinturiers installés



ici au bord de la Bièvre en 1443 qui firent fortune grâce à un procédé de teinture écarlate révolutionnaire pour l'époque. De plus, la Bièvre qui y coulait alors à ciel ouvert contenait un composant excellent pour retenir les couleurs. Un nouveau propriétaire transforme l'hôtel au début du XVII^e siècle en y adjoignant de nouveaux bâtiments et en créant la cour d'honneur. Très délabrée, une partie a été restaurée en 2000 et le reste reconstruit d'après des gravures d'époque.

Les bâtiments sur l'actuelle rue Berbier-du-Mets ont été construits dans la seconde moitié du XVII^e siècle pour servir d'ateliers et pour une huilerie.

Ainsi s'achève une promenade bien agréable à travers 800 ans d'histoire. Moulin, instituts, abbayes, cloîtres, hôpitaux, prison, teinturiers, Bièvre, rien de telle que la verve d'une bonne guide comme Véronique pour faire renaître en nous les images et scènes d'un quartier du vieux Paris !

Marie-Élisabeth et Patrick Lebon

LA TENDRESSE

*On peut vivre sans richesse
Presque sans le sou
Des seigneurs et des princesses
Y'en a plus beaucoup
Mais vivre sans tendresse
On ne le pourrait pas
Non, non, non, non
On ne le pourrait pas*

*On peut vivre sans la gloire
Qui ne prouve rien
Etre inconnu dans l'histoire
Et s'en trouver bien
Mais vivre sans tendresse
Il n'en est pas question
Non, non, non, non
Il n'en est pas question*

*Quelle douce faiblesse
Quel joli sentiment
Ce besoin de tendresse
Qui nous vient en naissant
Vraiment, vraiment, vraiment*

*Le travail est nécessaire
Mais s'il faut rester
Des semaines sans rien faire
Eh bien... on s'y fait
Mais vivre sans tendresse
Le temps vous paraît long
Long, long, long, long
Le temps vous paraît long*

*Dans le feu de la jeunesse
Naissent les plaisirs
Et l'amour fait des prouesses
Pour nous éblouir
Oui mais sans la tendresse
L'amour ne serait rien
Non, non, non, non
L'amour ne serait rien*

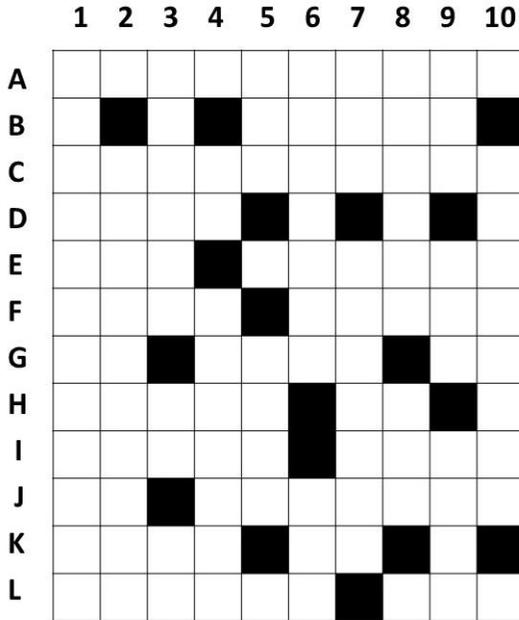
*Quand la vie impitoyable
Vous tombe dessus
On n'est plus qu'un pauvre diable
Broyé et déçu
Alors sans la tendresse
D'un cœur qui nous soutient
Non, non, non, non
On n'irait pas plus loin*

*Un enfant vous embrasse
Parce qu'on le rend heureux
Tous nos chagrins s'effacent
On a les larmes aux yeux
Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...
Dans votre immense sagesse
Immense ferveur
Faites donc pleuvoir sans cesse
Au fond de nos cœurs
Des torrents de tendresse
Pour que règne l'amour
Règne l'amour
Jusqu'à la fin des jours*

Noël Roux

Chanson mise en musique
par Hubert Giraud
interprétée par Bourvil en 1963

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

- A** – Certaines l'arbo-
rent toujours, mais
les hommes
seulement dans
les grandes
occasions.
- B** – Parfois, la toucher
c'est le salut.
- C** – Trace.
- D** – Odeur des prés.
- E** – Même le temps
peut l'être. Souffrir
ou faire souffrir.
- F** – Vraiment vaseux.
Sans elle, pas de
solution.
- G** – Note. Carrelage
économique. Note.
- H** – On vous y a mis, il
va falloir gagner !
Pronom.

I – Balle. Perçoit.

J – Dans la nuit. Ces papillons apportent-ils le sommeil ?

K – Treize à table, ça porte malheur. Voyelles.

L – Ce que fait l'optimiste. Dur.

VERTICALEMENT

- 1** – Un raffinage de plus ne peut l'améliorer.
- 2** – Faciles à battre.
- 3** – Confirme la décision. Article. Dans un pneu.
- 4** – République dominicaine. Timbrée.
- 5** – Ne peut plus être. Foie d'alcoolique.
- 6** – Projet. A ses chanteurs.
- 7** – Graminées. Il paraît identique, mais non.
- 8** – Infectent. Interjection.
- 9** – Voyelles. Auxiliaire. Dans le bon air.
- 10** – Comment ces gracieuses divinités grecques peuvent-elles
grouiller dans la vase ?

Michel Costa

Solution dans ce numéro.

ARC

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente d'honneur : Jeannette Brasier †

Bureau :

Président	André Van Den Berghe
Vice-présidente	Pierrette Bourdon
Trésorière	Marie-Christine Treuchot
Trésorière adjointe	Éliane Martin
Secrétaire	Miren Calinaud
Secrétaire adjointe	Claude Richard
Exploitation du fichier adhérents	André Van Den Berghe, Denis Graux
Communication et site internet	Jean-François Théry, Dominique Laveau
Coordination des ateliers	Viviane Jacopé, Anne Périssaguet
ARC'tivités	Marie-Pierre Musseau
Matériel et logistique	Patrick Malet
Réservation des salles	Claude Mercadiel, Claude Richard
Gestion des clés	Jean-Robert Stenvot, Patrick Malet
Manifestations et cocktails	Jean-Claude Geoffroy, Jean-Pierre Colin
Sorties culturelles	Françoise Sperber

RÉDACTION des ARC'tualités

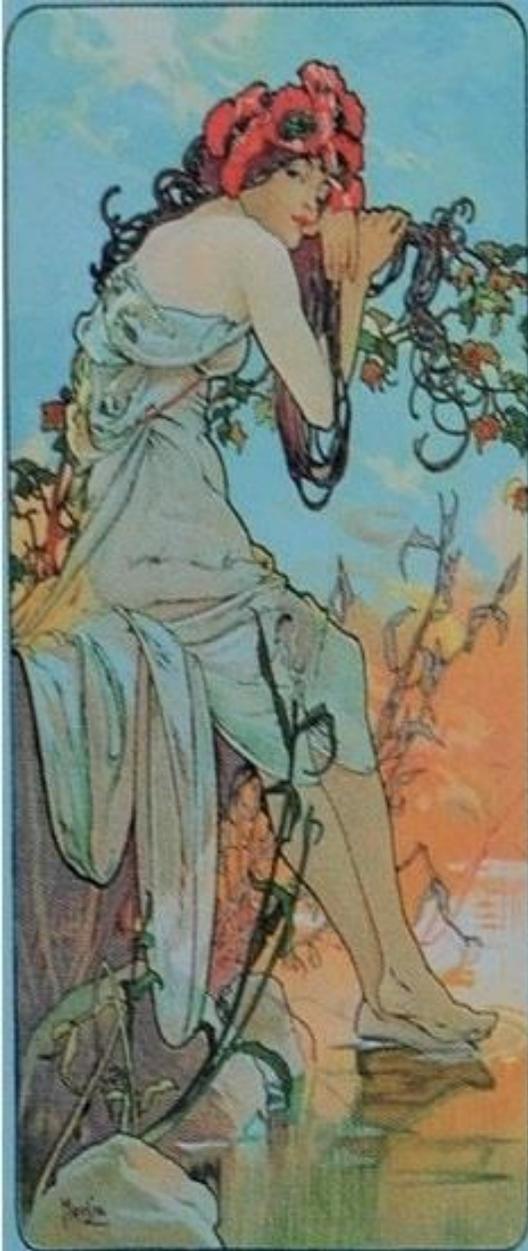
Claude Voisin

Christiane Bernard, Pierrette Bourdon, Gérard Geoffroy, Marie-Élisabeth Lebon, Geneviève Mirat, Bernadette Poupard.

Si vous avez une passion ou des connaissances à partager, une histoire à raconter, ou simplement l'envie d'écrire et de communiquer, n'hésitez pas à vous manifester pour enrichir le contenu des **ARC'tualités**.

Toutes les propositions seront bienvenues.
Elles peuvent être adressées à l'un des membres de la rédaction, ou au siège de l'ARC :
8, rue de la République - 78470 Saint-Rémy-lès-Chevreuse,
ou par mail à voisin.2mc@wanadoo.fr

Le comité de rédaction se réserve toutefois le droit de procéder à des aménagements de contenu ou de forme.



Pique-nique



6 juin 2019